Document généré le 11 oct. 2024 22:43

Tangence

David Lonergan, *La Bolduc. La vie de Mary Travers (1894-1941). Biographie* , 1992, Bic, Isaac-Dion, 215 p.

Nive Voisine

Numéro 36, mai 1992

La lecture littéraire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/025717ar
DOI : https://doi.org/10.7202/025717ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)
1710-0305 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Voisine, N. (1992). Compte rendu de [David Lonergan, *La Bolduc. La vie de Mary Travers (1894-1941). Biographie* , 1992, Bic, Isaac-Dion, 215 p.] *Tangence*, (36), 109–111. https://doi.org/10.7202/025717ar

Tous droits réservés © Tangence, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LIRE

David Lonergan, *La Bolduc. La vie de Mary Travers (1894-1941). Biographie*, Bic, Isaac-Dion, [1992], 215 p.

Mary Travers, qui deviendra madame Édouard Bolduc — c'est son nom de scène — et plus tard La Bolduc, est à la fois une femme bien ordinaire et un phénomène social. Née à Newport, le 24 juin 1894, elle quitte, à treize ans, la pauvreté et la misère de sa Gaspésie natale pour tenter sa chance à Montréal, d'abord au service d'un «bourgeois», puis dans une manufacture de textile. Le 17 août 1914, elle épouse Édouard Bolduc, un ouvrier manœuvre qui deviendra plombier. Commence alors un cycle de grossesses presque annuelles, mais quatre enfants seulement survivent. «L'univers de Mary devient celui de ses quatre enfants» et le foyer des Bolduc connaît une certaine aisance ou la pauvreté, au rythme des fluctuations économiques de la guerre et de l'après-guerre.

En 1928, Mary Travers commence sa carrière artistique. Aux *Soirées du bon vieux temps* du Monument national, elle est appelée à remplacer un violonneux malade — elle-même joue du violon, de la guimbarde et de l'harmonica — et elle obtient un tel succès qu'une compagnie de disques l'invite à enregistrer chez elle. Les quatre premiers disques demeurent sur les tablettes; le cinquième, lancé en décembre 1929, contient deux chansons comiques de madame Bolduc (*La cuisinière* et *Johnny Monfarleau*) et la propulse, comme un météore, dans le monde artistique. C'est le début du phénomène madame Bolduc. Elle compose et enregistre, dans les années qui suivent, des dizaines de chansons (trois cents, dit-elle), que la radio diffuse dans tous les coins du pays; elle fait des tournées partout au Québec, en Ontario et en Nouvelle-Angleterre et les gens s'entassent dans toutes sortes de salles pour l'entendre et rire avec sa troupe. Dans un pays gagné

par la moralité de la Dépression, madame Édouard Bolduc devient l'idole du populo. Un accident d'automobile, survenu près de Rimouski en 1937, et un cancer combattu pendant quatre ans mettent fin à sa carrière et viennent à bout de cette femme robuste, forte et pleine de vie. Elle meurt le 20 février 1941 et madame Édouard Bolduc devient bientôt La Bolduc, désormais reconnue par une bourgeoisie qui l'avait boudée pendant toute sa vie.

David Lonergan retrace, de manière simple et efficace, les diverses étapes de la vie et de la carrière de Mary Travers. À partir d'une documentation qui, à première vue, m'apparaît peu abondante, il ouvre d'intéressantes perspectives sur la vie privée de son illustre personnage — enfance en Gaspésie, travail à Montréal, vie de couple — et, surtout, sur les divers aspects de sa vie artistique. Il a le souci constant de mettre les événements en contexte, même si parfois il n'est pas facile de vérifier si tel ou tel fait provient de documents et de témoignages ou d'une déduction à partir d'ouvrages généraux sur l'histoire du Québec ou du burlesque. C'est que l'auteur a le parti pris évident de faire une biographie «littéraire», c'est-à-dire sans appareil scientifique encombrant. Mais il y a moyen, je crois, de se libérer des notes et références qui alourdissent les thèses universitaires et, en même temps, de glisser dans le texte, de façon tout à fait élégante, des renseignements sur les témoins et les documents sur lesquels s'appuie le récit. L'historien que je suis et plusieurs autres lecteurs, sans doute, pourraient peut-être dirimer plus facilement certaines interrogations. Par exemple, l'auteur écrit que, lors de l'accident de 1937, «prévenue par un témoin, une ambulance arrive rapidement sur les lieux» (à Rimouski, en 1937?), alors qu'une autre source dit, plus vraisemblablement, qu'une voiture «allant en direction de Rimouski atteignit enfin l'endroit de l'accident. On y monta les blessés et vite! à l'hôpital de Rimouski.» Qu'est-ce qui me permet, dans ce cas comme dans d'autres plus importants, de choisir la version la plus plausible? D'autre part, j'ai beaucoup de difficultés à admettre avec l'auteur que madame Bolduc «a été le premier auteur-compositeur-interprète de notre chanson», dans le sens reconnu aujourd'hui. Il y a, à mon avis, anachronisme ou confusion de genres. Non seulement madame Bolduc s'inscrit dans le courant de retour au terroir et à son folklore et dont les *Soirées du bon vieux temps* ne sont qu'une des nombreuses manifestations, mais elle emprunte elle-même une partie de sa musique, des thèmes et des procédés au vieux fonds

patrimonial. Mais elle le fait avec son génie propre et l'actualise en se faisant la porte-parole des petites gens face aux événements particulièrement tragiques de l'époque. Ce faisant, elle fait revivre, non pas un folklore vieillot, sclérosé, «aux cheveux gris ou blancs», mais un folklore vivant, dynamique, «toujours à l'œuvre et mobile et prêt à assimiler de nouveaux éléments sur sa route» (Marius Barbeau). Reconnaître La Bolduc comme une folkloriste (mais une des meilleures de notre histoire), ce n'est pas la déprécier, bien au contraire, mais la situer dans son vrai contexte culturel. Ce qui n'empêche pas les futurs auteurs-compositeurs-interprètes de l'apprécier et parfois de l'imiter.

Quoi qu'il en soit, David Lonergan nous campe une Mary Travers bien en chair et vivante, offrant généreusement son humour et sa gaieté. Il sait décrire d'une touche délicate les années difficiles de la jeunesse comme la période «folle» du succès. Il nous aide à pénétrer dans l'âme de la jeune mère épuisée par les grossesses comme dans le couple peu ordinaire où la femme est peu souvent au foyer et gagne la subsistance de la famille. Il réussit surtout à capter et à conserver notre intérêt par des chapitres courts, entrecoupés de textes de chansons et enrichis de photos révélatrices. De ce point de vue, l'auteur signe une biographie solide et «populaire» qu'on ne regrette pas d'avoir lue et qu'il sera toujours utile de consulter au besoin.

Nive Voisine